

nelle. C'était une fortune pour lui que cette chanteuse. Il ne voulait pas qu'on la lui enlevât.

Il ne lui épargnait pas les conseils.

Mais toutes les fois qu'il voulait lui en donner et lui recommander la prudence, mettant son jeune cœur en garde contre une surprise, Fanchon ne manquait jamais de lui dire :

— Mon père adoptif autrefois m'a prévenue... répliquait-elle. Alors, je ne comprenais pas ses paroles. Je les comprends un peu mieux maintenant...

— Et ces paroles ? avait demandé une fois Montrésor.

— Sois bonne, m'a-t-il dit, et tu deviendras riche... Reste sage et tu seras heureuse ?

— Ne les oubliez pas, Fanchon.

Il vit bientôt qu'elle ne les oubliait pas, en effet, et se rassura.

Le danger immédiat était passé, Fanchon n'aimait que ses chansons et sa vieillesse. Elle ne paraissait pas avoir d'autre ambition que celle d'attirer les applaudissements de la foule qui, tous les soirs, plus compacte de jour en jour, se pressait au Concert-Français.

Parmi les chansons qu'elle redisait à tous les spectacles, celles qu'on lui redemandait le plus souvent étaient *Jacquot le Ramoneur* et le *Rêve de Marie*.

Tu veux, pauvre Mario,  
Pour voir Paris  
Quitter mère chérie  
Et le pays !  
Du moins jusqu'à l'aurore  
Attends pour te mettre en chemin,  
Et dans mes bras encore  
Dors, mon enfant, jusqu'à demain...

L'enfant, rêveuse, fait sa prière et s'endort sous le regard maternel. Mais elle rêve qu'elle n'obéit pas aux conseils si sages et la voilà partie pour Paris. Là, elle éprouve bien des déboires et elle songe à regagner le pays natal dont elle n'a plus de nouvelles :

Enfin Dieu la renvoie  
Après deux ans  
Au chaume de Savoie,  
Il était temps.  
"Thérèse et toi, mon frère,  
C'est vous enfin que je revois !...  
Et notre bonne mère ?  
— Morte de chagrin, loin de toi !"  
Soudain ce mot l'éveille !  
A son chevet,  
Sa mère est toujours là qui veille...  
L'enfant rêvait !  
Pleurant de joie, elle s'écrie :  
" Plus de Paris et plus d'adieu !  
Car je pourrais, pauvre Mario,  
Oublier là ma mère et Dieu ! "

C'était le même sentiment doux et triste qui régnait tout le long de la chanson de *Jacquot le Ramoneur* qui contribua également à la réputation de la vieilleuse.

Voici les derniers couplets : elle était obligée de bisser le dernier jusqu'à trois et quatre fois, et ce fut à ce point que, comme la représentation se terminait plus tard, Montrésor dut prendre des mesures pour régulariser ce succès prodigieux, et fit publier que Fanchon ne répéterait ses couplets que deux fois.

Allons, Jacquot, du courage,  
Ton joli p'tit sac de cuir  
Chaque jour s'emplit davantage.  
" Ma mère, j'vas t'enrichir...  
Viens vit' la saison nouvelle  
Pour lui porter mon trésor !  
Rien pour moi, tout est pour elle !... "  
Allons, Jacquot, cris encore !

Au printemps vers sa chaumière,  
Jacquot dirigea ses pas.  
Il ne trouva qu'une pierre,  
Sa mère était morte, hélas !  
Et maintenant, dans la rue,  
En voyant le pauvre enfant,  
Chacun se sent l'âme émue  
Car sa voix pleure en chantant :

Du haut en bas  
C'est moi qui ramone,  
Si peu qu'on me donne,  
Voilà mes deux bras.  
C'est moi qui ramone,  
Du haut en bas ! !

C'était déjà, à cette époque, le déclin du second Empire et, dans les masses profondes du peuple, on commençait à percevoir les bouillonnements de la tempête dont Napoléon essaya plus tard

d'écarter la foudre en se jetant dans la guerre contre la Prusse. Tout un parti politique se formait qui avait ses journaux, dont la violence ne s'atténuait plus ; ses orateurs, qui se manifestaient dans les réunions publiques ; ses pamphlets, dont chacun était comme un poignard empoisonné qui s'enfonçait dans les flancs de l'Empire.

Montrésor, bien qu'il fit profession de scepticisme, avait, au fond, de l'indulgence pour la république.

Vingt ans auparavant, alors qu'il se trouvait au quartier latin, il serait descendu volontiers dans la rue, en 1848, pour soutenir de son coup de fusil la révolution renaissante.

Aujourd'hui, plus calme parce qu'il avait pris de l'âge, il n'avait pas abandonné pourtant toute combativité.

L'opposition contre l'Empire, soutenue en somme par les concessions faites aux opinions avancées, forte de la faiblesse du ministère libéral, se manifestait, comme toujours en France, en tous les temps, non pas seulement par des écrits sérieux et dogmatiques, mais par des chansons.

Quelques concerts populaires avaient essayé, déjà, avec timidité, de la chanson politique.

C'était le temps où la *Marseillaise*, longtemps interdite, recommençait à se faire entendre dans les réunions et aussi dans les rues.

La censure laissait passer les chansons dont les allusions n'étaient que lointaines, adoucies, sans grande portée sur la foule ; mais elle mettait impitoyablement son veto sur toutes celles qui contenaient hardiment des aspirations révolutionnaires.

Deux concerts avaient été fermés, pendant huit jours. L'autorisation de rouvrir avait été ensuite difficilement obtenue. Il est vrai que cette fermeture avait fait le plus déplorable effet dans Paris, et que les journaux, avec un rare ensemble, avaient déploré cette sévérité.

Montrésor rêvait un grand coup de réclame :

Une chanson politique chantée par l'artiste adorée du public, par Fanchon la Vieilleuse.

Cependant il craignait encore.

Il ne se souciait pas de faire fermer son Concert Français et de tuer ainsi sa poule aux œufs d'or.

Le moyen qu'il cherchait, c'était d'éluder la censure par une sorte de malentendu qui laisserait prise aux discussions, et qui, par conséquent, sauverait la situation, étant donné le fièvre qui agitait les esprits à cette époque. En cas de rigueurs imméritées, Montrésor comptait que les journaux prendraient fait et cause pour lui. Il l'espérait. C'était même, en somme, à quoi il visait. Quel scandale ! Et quel réclame !

Mais le moyen de se moquer de la censure !

Il ne le trouvait pas.

Depuis quelque temps il cherchait, lorsqu'il eut un trait de génie. — J'ai trouvé ! murmura-t-il, oui, je crois avoir trouvé ! !

Le soir, il fit appeler Fanchon dans son cabinet.

— Fanchon, lui dit-il, je médite un grand coup de publicité... dont vous recueillerez tous les bénéfices, vous, et aussi mon concert. Voici de quoi il s'agit. Je me suis souvenu de la façon singulière dont vous avez fait votre entrée chez moi, lorsque, de votre fauteuil où vous étiez en simple spectatrice, vous avez chanté les chansons que vous veniez d'entendre sur la scène... Eh bien, je voudrais recommencer cette soirée-là... Dans quelques jours, lorsque je vous le dirai, lorsque je serai prêt, je ferai annoncer brusquement, au lever du rideau, qu'une légère indisposition vous empêchera de chanter dans la soirée... Tout à coup, dans cette même soirée, vous pénétrerez dans la salle, modeste comme vous l'êtes toujours, et vous irez vous placer à un fauteuil que je vous aurai fait réserver. De là, vous écouterez le spectacle. Tout le monde vous aura vue et vous aura reconnue. Tout le monde vous regardera et vous fera fête pendant l'entracte. Or, pendant l'entracte, une dizaine de spectateurs que j'aurai payés pour ça vous demanderont de chanter ; peut-être bien même mes spectateurs payés n'auront-ils pas besoin d'intervenir et les autres, les vrais, vous supplieront-ils de vous faire entendre. Cela me semble probable. Vous vous ferez prior, mais pour mieux consentir. Et comme vous l'avez fait la première fois, comme si cela venait de vous, comme si je n'y étais pour rien, vous chanterez ! ! !

— Bien, dit-elle, je ferai ce que vous voudrez... .

— Oh ! vous êtes une charmante fille et je savais bien que vous ne me refuserez pas... Mais moi, j'ai de l'affection pour vous et je ne veux pas vous tendre un piège. Vous allez donc apprendre la vérité. Je veux vous faire chanter une chanson politique.

— Vous ferez fermer votre salle !

— Non, pas avec le moyen que j'ai pris... mon concert ne sera pour rien dans la manifestation qui peut s'en suivre. C'est le hasard qui aura tout fait. On ne peut pas m'accuser. C'est impossible. Le plus grand mal qui puisse m'arriver, c'est que l'on ferme le concert pendant vingt-quatre heures... Et quelle réclame ! Le jour de la réouverture, quelle bousculade à la porte ! En deux temps et deux mouvements, j'aurai regagné l'argent perdu.

— Et moi ? que m'arrivera-t-il ?